



Les cahiers de Reignac-Patrimoine



n°02 - Avril 2015

SOMMAIRE

Edito	3
Étude sur les vitraux de l'église de Reignac (Alexandre Paléologue)	4
Journées du Patrimoine	7
La construction romane en Angoumois (conférence de Sylvie Ternet)	8
Images et objets de la Grande Guerre	11
Au Logis de Breuillac : de la flore ... à la légende	12
La bataille de Moislains (28 août 1914)	13
Les Notaires à Reignac	16
La sauce à la couenne	19

Bureau de l'association Reignac-Patrimoine

Président : Robert VIEUILLE
Vice-président : Michel NORBERT
Trésorière : Bernadette ALBERT
Secrétaire : Guy GIRARD

Autres membres fondateurs

Jean-Pierre ALBERT
Ludovic BARILLOT
Marie-Claude BELLOT
Sylvie BLUTEAU
Josette GIRARD
Jérémy MOUNIER
Alexandre PALEOLOGUE
Daniel SAUVAITRE

Illustrations

Couverture : Dessin réalisé par Georges BARBIER, inhumé au cimetière de Reignac
4ème de couverture : Dessin et histoire drôle fournis par Michel NORBERT

Mise en page

Josette GIRARD
Frédéric MARZAT

Pour nous contacter

Robert VIEUILLE	vieuillerobert@orange.fr 05.45.78.02.53 06.84.18.18.86
Michel NORBERT	chantal-michel.norbert@wanadoo.fr
Bernadette ALBERT	jean.pierre.albert@free.fr
Guy GIRARD	guy.girard983@orange.fr
Page facebook	Reignac Patrimoine

Merci à nos partenaires pour leurs soutiens



EDITO

Notre ambition est simple : aller le plus avant possible dans la découverte et la connaissance de l'histoire et du patrimoine de Reignac. Cela, dans une perspective de s'élargir à toutes les formes de patrimoine.

Ainsi, montrer, décrire, présenter, valoriser l'église et les logis, l'ensemble du petit patrimoine rural, les paysages (et les acteurs qui l'ont façonné...), et tout ce qui est porté par la mémoire des hommes.

Notre commune le mérite tant ces ressources patrimoniales, bâtis, biotopes, savoirs-faire, traces, écrits, documents, témoignages nous sollicitent pour qui a envie de regarder de redécouvrir. C'est une première idée-force : nous avons devant nous beaucoup de richesses.

La deuxième idée découle assez naturellement de la première : tirons parti de ces ressources, en insistant toujours sur leur valorisation.

Ce numéro deux de REIGNAC PATRIMOINE a donc pour vocation de montrer des exemples de recherches nouvelles, d'études approfondies, ou de regards de passionnés, inspirés par leurs connaissances et leurs enthousiasmes personnels. La diffusion de ces éléments est un point essentiel de notre action.

Reignac porte un magnifique Monument Historique, l'église romane fortifiée, actuellement en active restauration. C'est un élément très visible, c'est aussi une occasion unique de multiplier les projets autour des patrimoines, souvent plus discrets, voire dissimulés. Nous nous intéressons à tous ces témoignages du passé, du très visible au plus enfoui...

Les contributions qui suivent s'efforcent de montrer cette grande diversité et cette constante richesse.

Que chaque auteur soit chaleureusement remercié pour son apport à cette démarche.

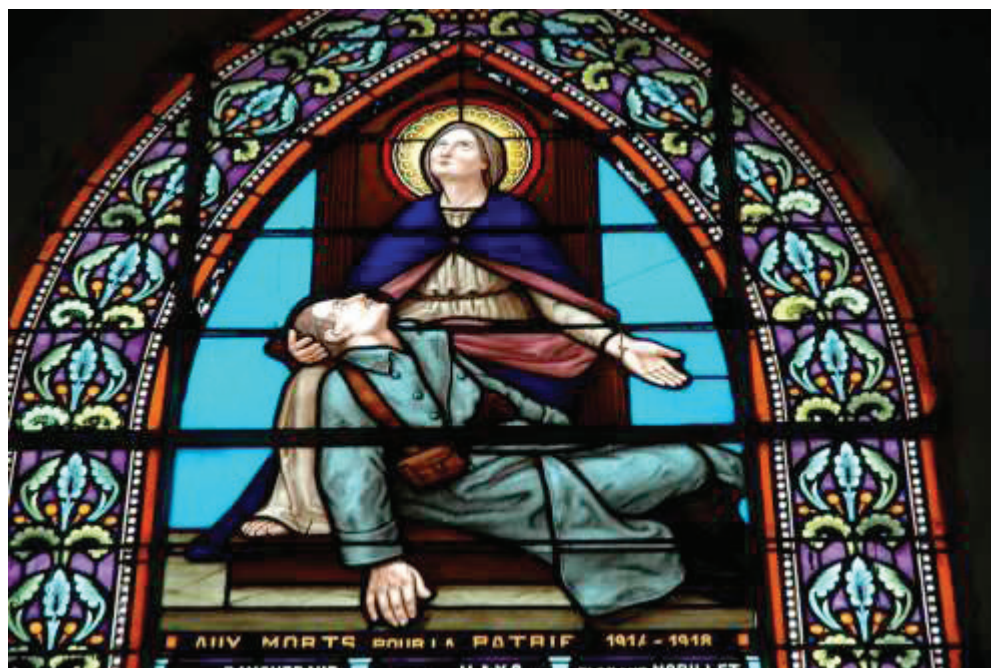
Un dernier mot : ces Cahiers sont ouverts à tous ceux qui ont envie de faire partager leurs savoirs, leurs recherches (même modestes) sur et autour du patrimoine de Reignac ; toute recherche, personnelle ou en groupe, est source de satisfaction et de plaisir. C'est une démarche qui permet de faire progresser notre curiosité, d'aiguiser notre sagacité, d'ouvrir de nouvelles portes.

Alors, belles recherches et belles découvertes !

Le Président
Robert Vieuille

LES VITRAUX DE L'ÉGLISE DE REIGNAC

Les vitraux de l'église Saint-Pierre-ès-Liens de Reignac constituent un bel ensemble d'œuvres d'art réalisées dans la première moitié du XXe siècle. A cette époque, l'art du vitrail avait retrouvé une bonne part de son « aura » médiévale, aussi bien dans le domaine religieux que civil. En effet, à partir du milieu du XIXe siècle, on assiste à une véritable renaissance du vitrail, remis au goût du jour par les historiens et par les adeptes du mouvement anglais Arts & Crafts. L'engouement de l'époque pour l'histoire médiévale et l'archéologie, celui pour les arts décoratifs et l'artisanat alliés aux innovations de la révolution industrielle ont permis à l'art du vitrail de retrouver sa place parmi les arts majeurs. En suivant et en s'adaptant aux nouvelles tendances stylistiques, comme l'Art Nouveau et l'Art Déco, le vitrail devient un phénomène de mode dans l'architecture civile dans monde entier. En France, le renouvellement de l'élan religieux initié par l'Église catholique à partir du milieu du XIXe siècle, a lui aussi largement contribué au développement moderne de l'art du vitrail. De nombreuses églises sont restaurées et dotées de nouvelles verrières, parfois préférées aux anciennes. Plus qu'une simple ornementation, cette « peinture de lumière » crée une atmosphère porteuse de symboles qui magnifie les rituels liturgiques. « De même que l'arc-en-ciel symbolise l'alliance de l'Éternel et de son peuple, de même l'éclat irisé du vitrail célèbre les mystères de la foi » .



Le métier de peintre-verrier est lui aussi remis au goût du jour et s'enseigne désormais dans les écoles de Beaux-Arts. Les célèbres manufactures de Sèvres et Saint-Gobin, ou la verrerie de Choisy-le-Roi, précurseurs dans la production de vitraux, sont assez vite concurrencées par des ateliers provinciaux qui se multiplient afin de répondre à des commandes de plus en plus nombreuses.

Les onze vitraux qui ornent aujourd'hui l'église de Reignac ont quasiment tous été réalisés et

signés par l'atelier du peintre-verrier bordelais Gustave Pierre Dagrاند (1839-1917). Formé auprès de Joseph Villet à Bordeaux, Dagrاند installe son premier atelier à Bayonne vers 1864 mais revient à Bordeaux en 1872. Si Joseph Villet s'était imposé comme le grand artisan du vitrail des chantiers diocésains bordelais, ses élèves, G. P. Dagrاند et Henri Feur étendront ce marché à d'autres régions de France et à l'étranger tout en répondant à la nouvelle demande de vitraux civils. Avec l'aide de sa famille et grâce à une forte personnalité, G. P. Dagrاند connaît une carrière exceptionnelle et son atelier deviendra un des plus importants parmi les vingt-cinq ateliers qui œuvraient à l'époque dans la capitale girondine. En effet, G. P. Dagrاند travaille souvent en Italie et à Rome où il reçoit en 1883 la croix de Saint-Sylvestre des mains du pape Léon XIII. Cinq ans plus tard il est nommé peintre verrier de la Basilique Saint-Pierre de Rome. En 1895 il devient membre du Conseil municipal de Bordeaux, et se trouve souvent en charge du budget des Beaux-Arts. Bénéficiant d'un grand prestige, la production de l'atelier s'étend en Europe et en Amérique du Sud et environ trois mille édifices se dotent de vitraux signés Dagrاند ou Dagrاند (châteaux, appartements, églises).



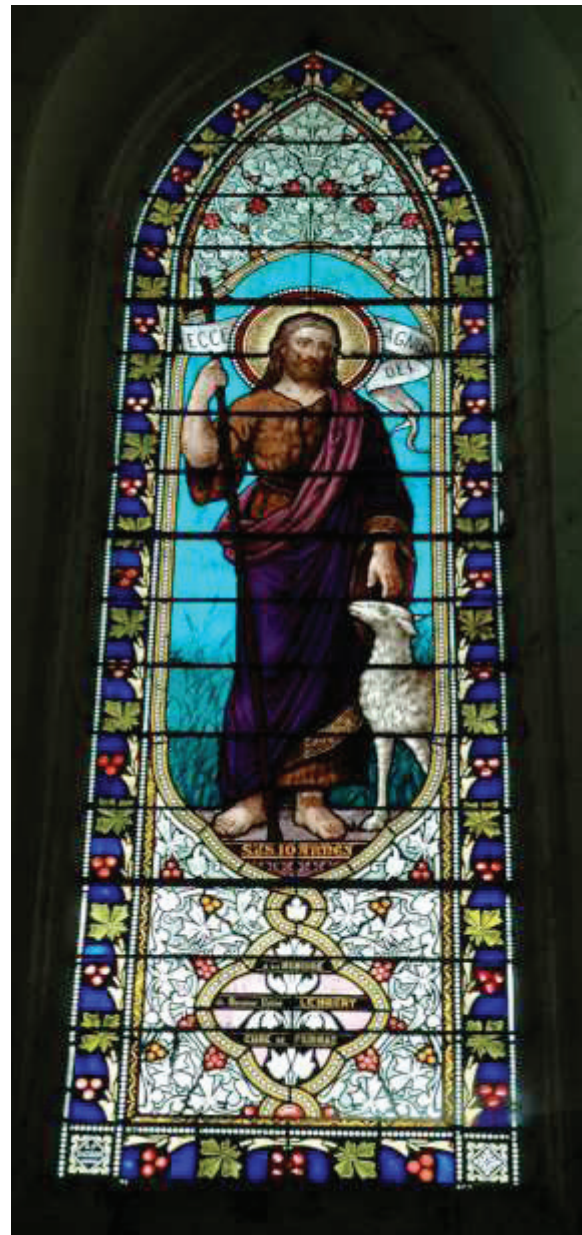
A son apogée, l'atelier Dagrاند emploie, en plus de la famille du maître-verrier, une cinquantaine d'ouvriers dont certains sont primés dans différents concours. Plus du quart des employés sont des artistes. En 1930, une vingtaine d'ouvriers y travaille encore et la production de vitraux se poursuivra jusque dans les années 1945, bien après la disparition de son fondateur.

Si les matériaux et leur transport bénéficient des avancées technologiques du XIXe siècle, les techniques de fabrication du vitrail allient nouveautés et traditions. Les vitraux de l'atelier Dagrاند sont en partie peints et en partie réalisés selon la tradition médiévale, en utilisant

réseau en plomb et verres colorés en masse. Les sources d'inspiration sont nombreuses et reflètent le goût éclectique des commanditaires de l'époque. Plusieurs vitraux Art Nouveau sont par exemple produits pour des villas privées en Poitou-Charentes, notamment à Coulonges-sur-l'Autize et à Niort.

Malgré une grande retenue requise par les sujets religieux, dans les vitraux de Reignac, on aperçoit ici et là le goût de Dagrand pour le décor moderne, notamment dans les motifs floraux situés dans les marges des scènes principales mais aussi dans l'allure de certains personnages.

C'est du côté nord de l'église qu'on peut admirer les plus belles réalisations. Dans la fenêtre axiale de la chapelle nord-est, le vitrail daté de 1920 représente une Vierge tenant dans ses bras un « poilu » de la Première Guerre mondiale, à la manière d'une Piéta. Il s'agit d'une œuvre d'un grand intérêt historique pour la commune de Reignac en raison de sa valeur commémorative. Dédié « aux morts pour la patrie », ce vitrail comporte les noms de trente combattants de Reignac ayant perdu leur vie pendant la Grande Guerre. La fenêtre septentrionale accueille une représentation en buste de la Vierge du Sacré-Cœur datée de 1908. Les mains levées





en signe de prière, la Vierge est inscrite dans une mandorle, représentant sa gloire, sur un fond végétal en grisaille. Si l'iconographie mariale correspond à la dédicace de cette chapelle à la Vierge, la présence du Sacré-Cœur révèle une dévotion particulière qui à l'époque prend beaucoup d'ampleur. Cette orientation liturgique se vérifie dans le vitrail d'axe de l'abside centrale représentant le Sacré Cœur bénissant. Il s'agit de l'emplacement le plus important de point de vue symbolique car c'est à travers ce vitrail que la lumière éclaire l'autel principal. Datée de 1944, cette œuvre présente les mêmes caractéristiques de style que les précédentes. Le Christ est représenté debout dans un cadre rappelant les vitraux-tableaux de la Renaissance, sur un fond de grisaille. Vêtu du manteau pourpre, le « roi des rois » bénit de la main droite et désigne le Sacré-Cœur de la main gauche.

droite et désigne le Sacré-Cœur de la main gauche.

Les deux autres vitraux qui complètent l'ensemble de l'abside centrale semblent avoir été réalisés par un atelier d'Angoulême, peut-être celui de F. Lagrange, en activité entre 1879 et 1902. La production importante de l'atelier Lagrange concerne surtout les églises communales charentaises comme l'église Saint-Pierre de Barzan en 1890, celle de Charmé, de Mérignac, d'Ebréon ou de Fleurac. Ces deux vitraux représentent au nord sainte Thérèse et au sud sainte Lucie. Ils sont signés « S ou L Angoulême ». Les différences stylistiques avec les vitraux de Dagrard se distinguent dans l'attitude plus figée des personnages et dans leur cadre architectural.

La chapelle sud-est abrite deux autres vitraux-tableaux de l'atelier Dagrard, bien plus simples du point de vue de leur composition. On retrouve un Christ au Sacré-Cœur, représenté en buste. Le fond de grisaille a perdu ses éléments végétaux pour laisser la place à des losanges de verre alternant deux nuances de gris.



Les trois chapelles septentrionales possèdent chacune un vitrail de grandes dimensions. En partant d'ouest vers l'est, le premier vitrail figure saint Jean-Baptiste. Comme son inscription l'indique, il s'agit d'un vitrail qui commémore l'abbé Lembert, ancien curé de Reignac. Saint Jean est représenté debout, tenant d'une main une oriflamme sur laquelle est inscrit « Ecce Agnus Dei » - je suis l'agneau de Dieu – et de l'autre main caressant une brebis. Le décor est essentiellement composé de branches de vigne dont les fruits colorés ponctuent le fond en grisaille. L'enroulement des pampres et des feuillages, comme la présence de roseaux au mouvement très naturaliste à l'arrière-plan du personnage, nous rappellent certains vitraux civils réalisés par l'atelier Dagrand dans le style Art Nouveau au début du XXe siècle.



Le second vitrail représente saint Michel combattant un dragon. Le dessin s'inspirerait d'un tableau de Raphaël conservé au musée du Louvre et daté de 1518. Daté de 1931, cette scène de victoire contre Satan montre bien l'apport stylistique de la Renaissance italienne dans l'art du vitrail religieux du XXe siècle.

Enfin, le troisième et dernier vitrail septentrional représente sainte Elisabeth de Hongrie et date de 1934. La sainte est représentée en princesse couronnée, tenant dans les mains ses attributs conventionnels, le broc et les pains, évoquant ses miracles. La perspective est suggérée, sur le modèle des œuvres de la Renaissance italienne, par un sol carrelé.

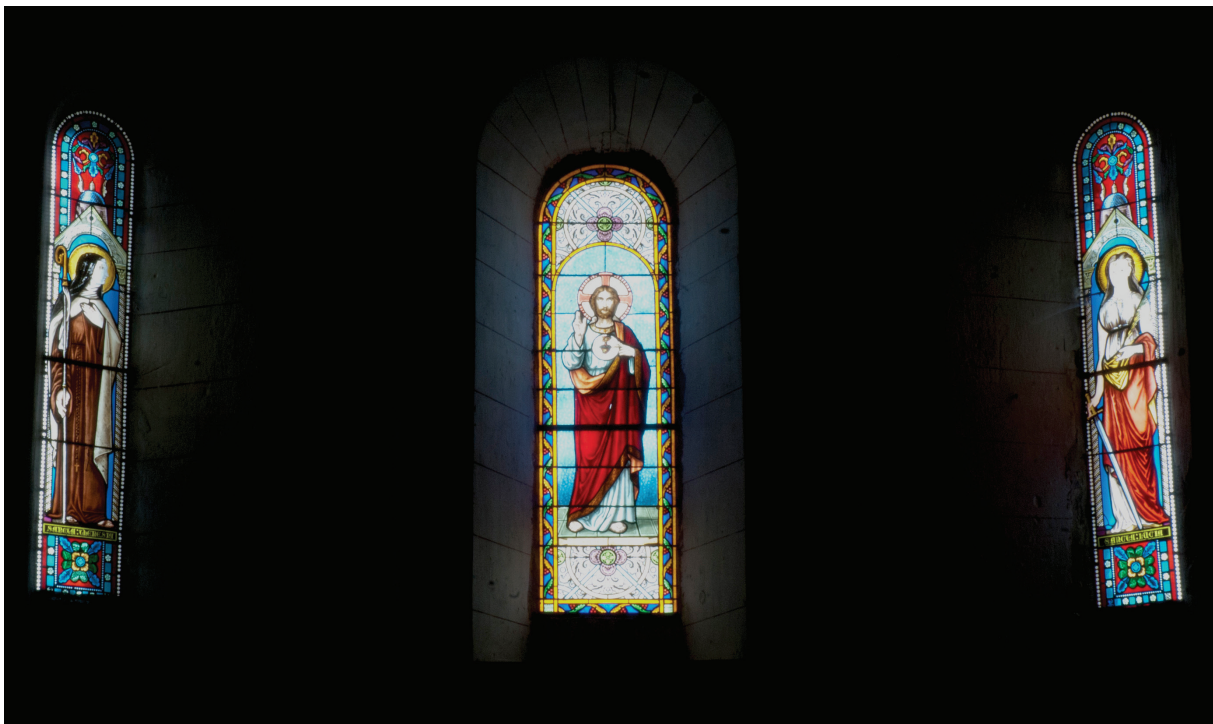
Malgré leur date de réalisation qui s'étend sur plusieurs décennies, les vitraux de Reignac

conservent les mêmes composantes stylistiques, inspirées en grande partie par l'art de la Renaissance. Des différences sont visibles dans les détails décoratifs dans lesquels on peut découvrir également d'autres sources d'inspiration comme l'art médiéval ou l'Art Nouveau.

En plus de leur valeur esthétique et historique, ces œuvres sont les témoins de plusieurs décennies de création du célèbre atelier du peintre-verrier bordelais Gustave Pierre Dagrang. On peut constater dans ce groupe de vitraux qu'il y a très peu de différences stylistiques entre les vitraux les plus anciens et les plus récents. Il apparait à travers l'exemple de Reignac que dans le domaine religieux, le goût pour le néo-médiéval ou le néo-renaissance a été dominant sur une période assez longue. Les nouveautés stylistiques n'apparaissent qu'en filigrane ou dans certains détails. La comparaison avec les vitraux qui pourraient être attribués à l'atelier Lagrange d'Angoulême montre les mêmes caractéristiques de base mais également quelques différences intéressantes à relever.

Longtemps méprisé, le vitrail des XIXe et XXe siècles n'a été redécouvert par les historiens de l'art que dans les années 1960. C'est un phénomène dont on n'apprécie pas encore l'importance. En tant que manifestation caractéristique et originale de l'éclectisme romantique mais aussi en tant que reflet des préoccupations artistiques spirituelles d'une époque, le vitrail contemporain mérite toute notre attention. Ainsi, les vitraux de l'église de Reignac devraient être préservés in situ, en tant que témoins de l'histoire de l'église et plus globalement de l'histoire de l'art régionale.

Alexandre Paléologue



Journées du Patrimoine 2014

Construction des églises romanes , guerre 14/18, flore et légende du Breuillac

Avec l'aimable contribution de Jean-Yves Delage, correspondant de la Charente Libre

« Les bâtisseurs et les modes de construction des églises des XI^e et XII^e en Angoumois »



« Pourquoi tant d'églises romanes en Angoumois ?...

Peut-être simplement parce que le sous-sol calcaire contenait un matériau favorable à la construction, explique Sylvie Ternet, même si les carrières d'extraction sont mal connues et ont souvent disparu. »

Et pendant plus d'une heure, elle va entraîner une soixantaine d'auditeurs attentifs dans le monde des ouvriers bâtisseurs avec leurs outils et leur savoir-faire. « L'observation des pierres mais aussi des peintures murales, voire des mosaïques permet d'approcher les techniques de base » note la conférencière.

Des nefs longues avec des fenêtres étroites et hautes, des églises charpentées au XI^e qui ont reçu des voûtes au XII^e siècle avec l'ajout d'arcades à l'intérieur. « Chaque époque a apporté ses modifications » assure celle qui a su aussi montrer l'influence de la cathédrale Saint-Pierre d'Angoulême sur l'architecture des petites églises de l'Angoumois, leurs clochers et leurs façades.



Quelques bizarreries, telles que contreforts percés d'une fenêtre ou cryptes étranges sous des édifices ont clôturé un solide tour d'horizon bien documenté.

La construction romane en Angoumois

Conférence de Sylvie Ternet*

le 20.09.14 à Reignac

La notion d'Angoumois s'entend au sens de pays d'Angoulême, qui correspondait aux limites de l'ancien diocèse d'Angoulême aux XIe et XIIe siècle, calqué sur les limites de la cité antique autour d'Angoulême.

Ce territoire, plus petit que la Charente actuelle, jouissait d'un sous-sol calcaire particulièrement favorable à la construction, avec des calcaires jurassiques au nord du fleuve Charente, des calcaires crétacés au sud du fleuve et des grès autour des zones argileuses présentes sur les franges nord-est et sud-est de l'Angoumois.



Les églises qui nous sont parvenues illustrent bien le passage de la charpente à la voûte, sur les nefs en particulier, tout au long du XIIe siècle, comme partout ailleurs dans l'ouest de la France.

A quoi ressemblaient les premières églises du XIe siècle ?

Elles étaient construites selon des techniques héritées de l'Antiquité romaine, avec des murs en petit appareil (pierres de 10 à 15 cm de haut) presque cubique, faits de moellons ou de pierres de taille, renforcés de bordures d'ouvertures, de contreforts et de chaînages d'angle en moyen (20 à 28 cm de haut) ou en grand appareil (30 à 40 cm de haut) de pierres de taille. Rappelons la technique de base de construction des murs : une fondation profonde, parfois en escalier, plus large que le mur qu'elle supporte. Puis les maçons élèvent deux parements, l'un à l'intérieur, l'autre à l'extérieur, en posant, apparentes, les belles pierres taillées. Ils remplissent l'espace entre les deux parements d'un mélange de mortier et de petites pierres de blocage, et cela sur une hauteur de travail équivalente à 1,20 m. Au-delà, il fallait construire un échafaudage pour continuer à élever le mur, dont les poutres transversales ont laissé des traces de forme carrée, rebouchées ou non, que l'on appelle «trous de boulins ».

N'oublions pas les tailleurs de pierre, artisans méconnus qui ont laissé les témoignages les plus fragiles, leurs traces d'outils et des signes pour marquer leur travail, car ils étaient payés à la tâche, d'où le nom de « marques de tâcherons » de forme diverses, flèches, epsilon, disque ... qui ont parfois disparu au fil des restaurations. On retrouve surtout ces marques sur les murs de la fin du XIe et du début du XIIe siècle en Angoumois, de l'autre côté de la forêt de la Boixe (à

Vars, Le Châtelars, Taponnat etc), mais aussi sur quelques murs du XIIe siècle, puis beaucoup plus tard sur quelques murs gothiques (Pranzac).

Ces églises possédaient des nefs longues, hautes, charpentées, construites avec des murs minces (0,90 cm d'épaisseur). Elles étaient percées de fenêtres hautes qui fournissaient un éclairage indirect. Ensuite, elles pouvaient posséder une travée précédant le chevet, parfois surmontée d'un petit clocher d'au moins un étage, avec une abside semi-circulaire à l'est. Seuls quelques grands édifices accueillant une communauté, abbatiale, collégiale ou prieurale, possédaient un transept et ont été voûtées d'emblée (comme au Châtelars ou à Cellefrouin).

Au début du XIIe siècle, l'Angoumois est marqué par la reconstruction de sa cathédrale, Saint-Pierre d'Angoulême, sous l'impulsion de son évêque Girard II, qui demanda un réel effort de financement aux paroisses qu'il possédait. Or, partout ailleurs dans la France de l'Ouest, les paroisses faisaient voûter leurs églises. Celles de l'Angoumois ont eu un problème à résoudre pour faire voûter elles-aussi leurs petits édifices, mais à moindre coût.



Sylvie Ternet

C'est donc en conservant et recyclant les anciens murs du XIe siècle, ou de la charnière entre XIe et XIIe siècle, que ce voûtement a pu avoir lieu progressivement.

On observe deux manières de procéder :

- en insérant dans les murs des supports, colonnes et/ou pilastres, pour rétrécir la largeur de la nef et soutenir les arcs doubleaux (comme à Mouthiers) ; le haut des murs est souvent reconstruit dans ce cas
- en armant les murs de grandes arcades intérieures qui les renforcent et les épaississent par endroits, en permettant de soutenir la voûte, tout en animant la surface du mur (comme à Agris).

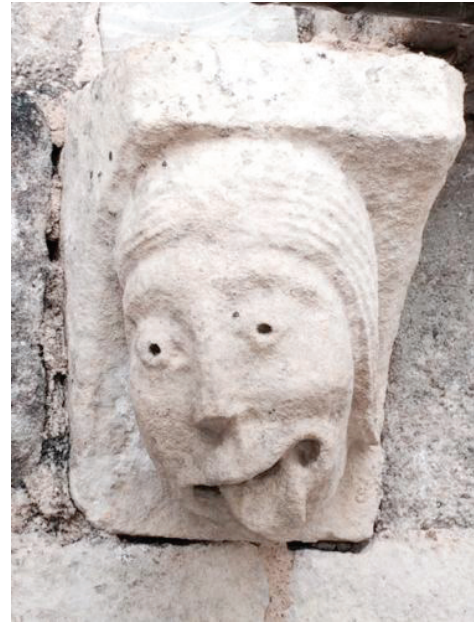
Comme le voûtement bouchait les fenêtres hautes d'origine, elles étaient rarement conservées, ou bien devaient être percées dans l'épaisseur de la voûte pour continuer d'éclairer la nef (comme à La Couronne). Plus souvent, une nouvelle série de fenêtres devait être percée dans les murs, plus bas que celles d'origine (comme à Coulgens).

Dans le courant du XIIe siècle, la population augmente et il faut agrandir les édifices pour accueillir les nouveaux fidèles, mais toujours avec économie. Certaines églises ont été allongées d'une ou de plusieurs travées vers l'ouest (comme à La Couronne). Pour d'autres, l'ancien chevet trop petit pour accueillir une communauté a été reconstruit plus à l'est du précédent, puis a été raccordé aux anciens murs (comme à Mouthiers où c'est la croisée du transept, le transept

et l'abside qui ont été reconstruits). L'allongement de la nef ou la volonté d'embellir l'édifice entraînait souvent la reconstruction de la façade, mise au goût du jour pour l'occasion et ornée d'arcatures (comme à La Couronne ou Bécheresse). Les chevets aussi pouvaient être modifiés, mieux éclairés par l'agrandissement ou le percement de nouvelles fenêtres ou simplement embellis.

La reconstruction de la cathédrale d'Angoulême a donc eu un impact artistique limité aux ressources des paroisses de l'Angoumois, qui ont choisi ou pas d'adopter la façade à arcatures, la file de coupes (initiée à Saint-Etienne de Périgueux), les clochers ajourés et les grandes arcades intérieures ou extérieures.

Si les façades à arcatures ont essaimé en descendant le cours du fleuve Charente en direction de la Saintonge, les coupes ne sont apparues que sur un nombre limité d'églises (comme à Fléac ou Champmillon, puis vers la Saintonge), tandis que les grandes arcades intérieures ou extérieures ont connu un véritable succès, tant sur les nefs que les absides.



Enfin, on peut signaler quelques particularités de constructions très localisées, comme la présence d'une crypte ou église basse afin de rattraper le dénivelé d'un terrain, la fenêtre percée dans un contrefort comme dans certaines églises du Sud Charente (dont Porcheresse), les clochers octogonaux à flèche de pierre en écailles de pomme de pin, ou encore quatre absides identiques sur quatre églises proches, de Pérignac à Voulgézac.

* Sylvie Ternet est professeur des écoles à Soyaux, elle a obtenu en 2003, un doctorat d'Histoire de l'art à Poitiers.

« Images et objets de la Grande Guerre »



Des panneaux offrant des reproductions de lettres et cartes, mais aussi des vitrines, pyramides de verre présentaient de nombreux objets, témoignages du quotidien et de l'ingéniosité des Poilus pendant quatre longues années.

« Mon fils, Joris, 14 ans, est un véritable « pirate de grenier » sourit le Reignacais Alain Gallais. Voilà deux ans, il a déniché un

véritable petit trésor : la correspondance et les carnets de guerre de son arrière-grand-père Jean-Baptiste, adjudant à la 83^e Territoriale, bien conservés dans la malle de campagne, avec le calot, des moufles,... De quoi suivre un étonnant périple du 3 août 14 à janvier 1919 où il fut démobilisé. »



La malle de campagne



Judith Rapet

Dans la même salle, des auteurs qui ont écrit sur cette période d'histoire dédicacent des ouvrages remarquables. Pascal Duvidal et Christiane Cavaille ont publié « Moislains », tandis que Judith Rapet propose « Carnets de guerre et lettres de Poilus de Haute-Saintonge ».



Près du monument aux morts, Robert Vieuille, notre président, relate : « 880 habitants en 1914, 150 mobilisés, 32 ont laissé leur vie au combat. Et le premier, Optat Banchereau, va mourir à la bataille de Moislains, dans la Somme, le 28 août 1914. ». « J'ai été happé par ce combat, surnommé « **La bataille des Charentais** » avoue celui qui était d'ailleurs présent à Moislains pour le centenaire de cette bataille .



Au Logis du Breuillac : de la flore...

Grâce à la complicité de son propriétaire, Michel Guillaud-Vallée qui a accepté d'ouvrir «Le logis du Breuillac» ce dimanche, un joli public a pu à notre invitation venir y vivre diverses animations sous un superbe soleil de septembre.

C'est d'abord un parcours botanique médiéval qui a guidé les pas des visiteurs jusqu'à Maurice le jardinier. Du sureau à la grande ortie, du millepertuis au houblon, l'homme est intarissable sur la flore qui nous entoure, les multitudes de légendes qui s'y rattachent, les vertus médicinales de chacune, mais le naturaliste passionné peut se montrer pessimiste. « On veut tout normaliser ! J'ai un rucher : les abeilles semblent devenues parfois un peu fadas... Les reines n'assument plus... »



...à la légende

Mais le site a aussi sa légende, celle du « croisé du Breuillac », devenue « Le fantôme du Breuillac » apparaissant dans la brume de l'étang. Le baron du Breuillac, sa fille Odile, le chevalier Ogier, séduit par la jeune châtelaine...



Le baron et sa fille



un public nombreux captivé

Nous avons confié depuis plusieurs semaines la légende au duo d'artistes sud-charentais Vox Populi. Et pour clore ce beau dimanche, une soixantaine de personnes ont eu la chance de vivre une création théâtrale interactive extérieure pleine d'un délicieux humour décalé.

La bataille de Moislains

28 août 1914

Le Massacre des Charentais

Le 28 août 1914, au tout début de la «Grande Guerre», 600 soldats charentais tombaient lors du combat dit «de Moislains». Cette journée restera pour les mobilisés charentais la plus meurtrière de toute la guerre. Éclipsée par la future bataille de la Marne et par les combats meurtriers incessants pendant 4 ans, elle ne sera portée à la connaissance du public que récemment, grâce en particulier à de nouvelles études portant sur les lieux de décès des soldats figurant sur les monuments aux morts. Pourtant, sortir cet épisode dramatique de l'oubli me paraissait une nécessité, tant leur sacrifice nous touche encore aujourd'hui et pourrait être le début d'un juste hommage.

D'autant plus que le premier nom figurant sur le monument aux morts de Reignac, Optat Bancheraud, concerne un mobilisé tombé précisément à Moislains... mais on trouve aussi, fauchés dans ce combat des soldats de Barbezieux, Montchaude, Condéon, Le Tâtre, Berneuil...

Réservistes mobilisés, leur premier engagement au feu fut fatal.

Retracer le parcours de ces hommes, leur brève préparation et leur rencontre avec une forte unité d'assaut allemande, tenter d'expliquer des décisions malencontreuses montrera leur sens du devoir et leur courage.

Si ce combat a été en Charente méconnu et très vite oublié, la petite ville de Moislains, elle, n'a pas perdu le souvenir de ce qui est, pour elle, un siècle après, «la bataille des Charentais» ou «le massacre des Charentais».

En 1924, 10 ans après les combats, une nécropole Nationale sera élevée, sur les lieux même où beaucoup sont tombés. Moislains se trouve dans le département de la Somme, région Picardie, juste au nord de Péronne. En 1914, la petite ville comptait 1350 habitants. Elle sera occupée par l'armée allemande du 27 août 1914 à fin septembre 1918, date à laquelle elle sera libérée par les Britanniques. De tous les événements vécus pendant ces quatre longues années, le combat de Moislains reste le plus dramatique et, étonnamment, est encore très présent. Deux fois au moins par an les enfants de l'école montent «Aux Charentais», comme ils désignent familièrement la Nécropole Nationale. Comment un régiment de réservistes charentais, qui normalement ne



devait jamais être en première ligne, a-t-il pu se trouver dans une position aussi dangereuse ? Les éléments qui suivent tentent d'y répondre .

1) LE TERRIBLE ENGRENAGE

Les Traités qui engageaient les principales nations Européennes : France, Russie, Angleterre d'un coté, Empire Allemand, Empire Austro-Hongrois, Empire Ottoman («les Turcs») de l'autre, vont avec une implacable logique, entraîner un continent prospère vers la guerre .

A Reignac, l'annonce de la mobilisation se fait par affiches le samedi 1er août à 6h du soir. Elle concerne essentiellement les «Réservistes», c'est à dire tous les hommes de 24 à 34 ans et les «Territoriaux» (les hommes de 34 à 48 ans). Les soldats plus jeunes (de 21 à 24 ans) sont déjà dans les casernes où ils effectuent leur service militaire de 3 ans .

Pour la Charente, les réservistes rejoignent Angoulême pour y former le 307e Régiment d'Infanterie de réserve, en abrégé le 307e R.I (ou 307e) ; il s'agissait d'une numérotation toute militaire: la France comptait 200 régiments d'active en 1914, que l'on doublait chacun d'un régiment de réserve qui prenait le numéro du régiment d'active, plus 200. Ça paraît compliqué, ça ne l'est pas : le 107e régiment - d'active - d'Angoulême se voyait ainsi adjoindre un régiment de réserve de 2200 hommes, le 307e. Les officiers qui devaient commander ce nouveau régiment venaient du 107e .



Il en était ainsi, par exemple de nos voisins de Dordogne : le 108e régiment d'active de Périgueux était doublé d'un régiment de réserve : le 308e installé, lui, à Bergerac. Je cite à dessein le 308e de Bergerac, car il comptait dans ses rangs de nombreux réservistes venus du Sud-Charente, et qu'il sera engagé lui aussi à Moislains, le 28

août.

Arrivés à Angoulême à partir du 2 août, les réservistes reçoivent alors uniforme, armement et paquetage.

Ils quittent Angoulême - exactement Ruelle - le 6 août pour Paris ; ils descendent à Ivry (au sud de Paris) et doivent commencer par faire 15 kilomètres à pied - avec tout leur paquetage - pour gagner le Nord-Est de Paris, où, en tant que troupes réservistes, ils sont affectés à la défense de Paris : c'est «le Camp retranché de Paris».

2) LA STRATÉGIE FRANÇAISE : le Plan 17

Après la défaite de 1870 et la perte douloureuse de l'Alsace et du nord de la Lorraine, la jeune 3^e République essaie, dans un objectif de «revanche», de mettre au point une stratégie par des alliances avec la Russie, puis l'Angleterre, et des plans d'offensive pour reconquérir les territoires perdus.

En 1914, c'est le Plan 17 qui doit être mis en œuvre. 17, car c'est le 17^e plan depuis 1871 ! Le plan précédent - le Plan 16 - a été abandonné en juillet 1911, après 3 jours de manœuvres. Le Ministre de la Guerre, Messimy, « limoge » (avant la lettre)* le général Michel, concepteur du Plan 16, qu'il juge beaucoup trop défensif. Il fait alors appel à un nouvel officier supérieur, Joseph Joffre. Basé sur des principes beaucoup plus offensifs, le Plan 17 du général Joffre est adopté en mars 1914.



Ce plan 17 est fort simple : de la Suisse à la Belgique, 5 armées françaises sont déployées. Dès la déclaration de guerre, deux offensives sont prévues : l'une à travers les Vosges vers Strasbourg, l'autre vers la Lorraine pour gagner le Rhin. On imaginait des campagnes rapides, avec dans l'esprit des stratèges, les principes napoléoniens de déplacements vifs pour surprendre l'ennemi. Ensuite, la bravoure innée du soldat français ferait forcément la différence. La doctrine de «l'offensive à outrance» reposait donc sur la nécessité de se mouvoir rapidement. Pour cela on utilisait le chemin de fer puis... la marche à pied !

C'est sans doute pour cela que les soldats du 307^e vont effectuer 30 kilomètres de marche quotidienne : lever à 3h du matin et marche dès 4h jusqu'à 14 ou 15h, le plus souvent avec paquetage complet. Au bout d'une semaine, beaucoup de soldats souffrent de mal aux pieds et d'ampoules.

Le plan 17 sera mis en œuvre dès les tout premiers jours du conflit. Il sera très vite modifié, reconfiguré, et finalement chamboulé. En attaquant par la Belgique- pays neutre- les Allemands ont bouleversé les données essentielles du plan et donc de la stratégie française .

3) LA STRATEGIE ALLEMANDE : le plan SCHLIEFFEN

C'est un plan très méthodique, qui devait assurer la victoire de l'Allemagne, engagée sur deux fronts: à l'Ouest face aux français et à l'Est face aux russes.

D'entrée, il avait établi une priorité : mettre 90 % de ses forces à l'Ouest, gagner très vite la bataille contre les Français, puis se retourner avec toutes ses forces contre les Russes. Le Haut État-major allemand avait estimé qu'il faudrait plus de 50 jours pour que les Russes réunissent les forces nécessaires, dispersées dans l'immense empire tsariste, pour les amener sur la frontière orientale. Il fallait alors défaire les Français en moins de 40 jours, les amener à capituler, et transférer en 10 jours l'essentiel des troupes du front Ouest au front russe.

Comment battre les Français aussi vite ? Comme ils étaient positionnés face à l'Allemagne sur l'ensemble de la frontière pour avancer en territoire allemand, le plan SCHLIEFFEN se proposait de les prendre à revers, grâce à un vaste mouvement tournant qui commençant par l'invasion de la Belgique, déboucherait dans le nord de la France, puis la Picardie, et se rabattrait par la Champagne sur les arrières des cinq armées françaises.

Selon les variantes, Paris pourrait être pris ou pas, l'important étant d'arriver le plus vite possible sur les armées françaises surprises.

Pour ce faire, quatre armées allemandes allaient attaquer la Belgique, pays neutre.

L'estimation des Allemands était que la violation délibérée de la neutralité de la Belgique ne ferait pas bouger l'Angleterre. Et il fallait des forces d'assaut mobiles, capables de bousculer toutes les troupes sur leurs passages en les dotant de régiments de cavalerie (les Uhlans), de mitrailleuses légères et lourdes et d'une artillerie mobile très puissante.

Ce plan, remarquablement conçu, a failli réussir. Il a été exécuté quasiment à la lettre durant le mois d'août 1914.

Pour ce qui nous concerne le hasard de la guerre a voulu, que le 307^e R.I. se trouve le 28 août sur la route du 2^e corps d'armée - troupe d'assaut - de la 1^{re} armée allemande, le fer de lance programmé pour l'invasion de la France et la destruction de ses troupes.

À suivre...

Robert Vieuille

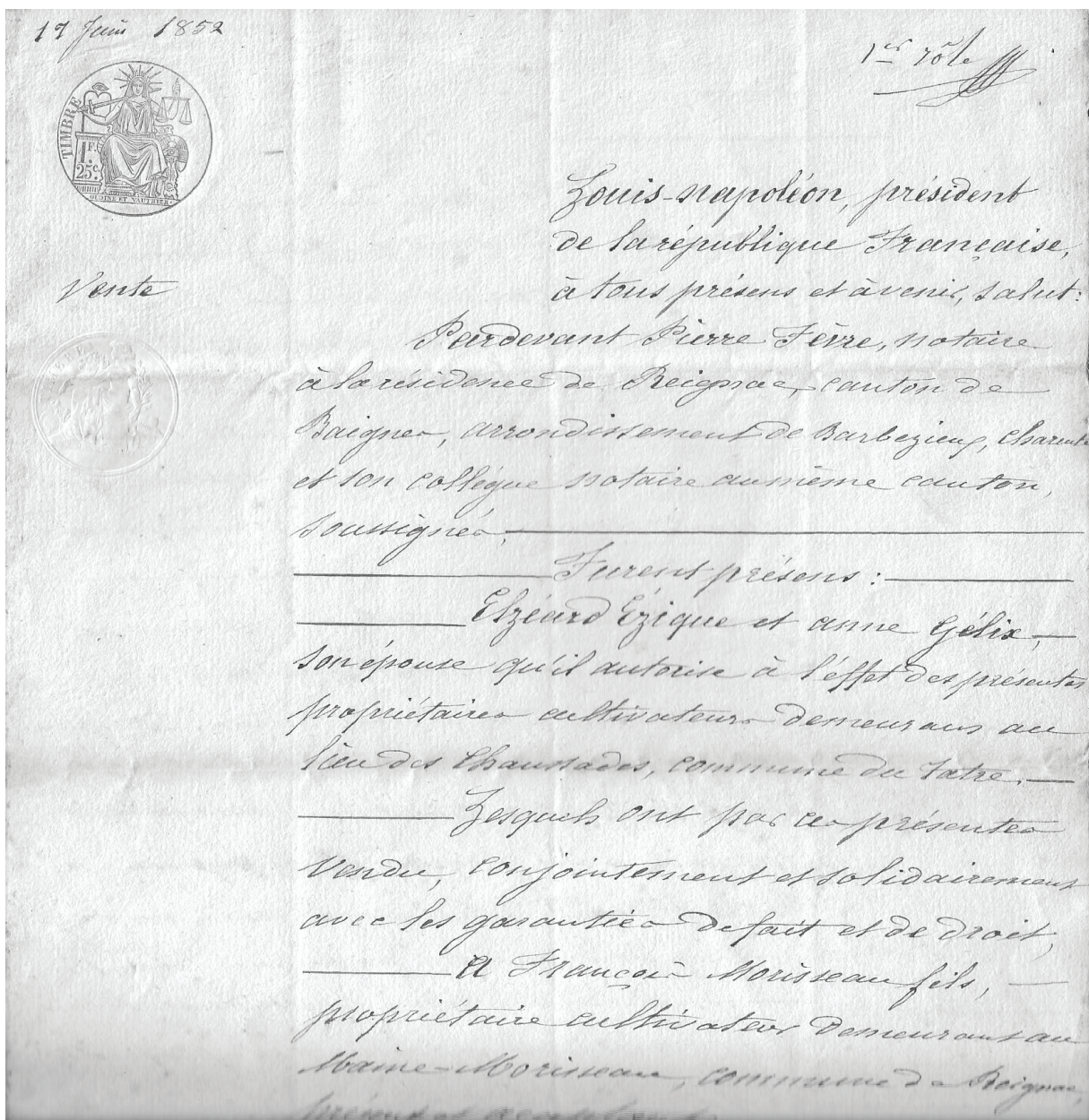
* C'est en septembre 1914 que le généralissime Joffre envoie en pré-retraite 134 généraux à Limoges, d'où l'expression « être limogé ».

Y a-t-il eu, autrefois, une étude notariale à Reignac ?

Lors d'une de nos rencontres mensuelles, nous nous interrogeons sur ce fait.

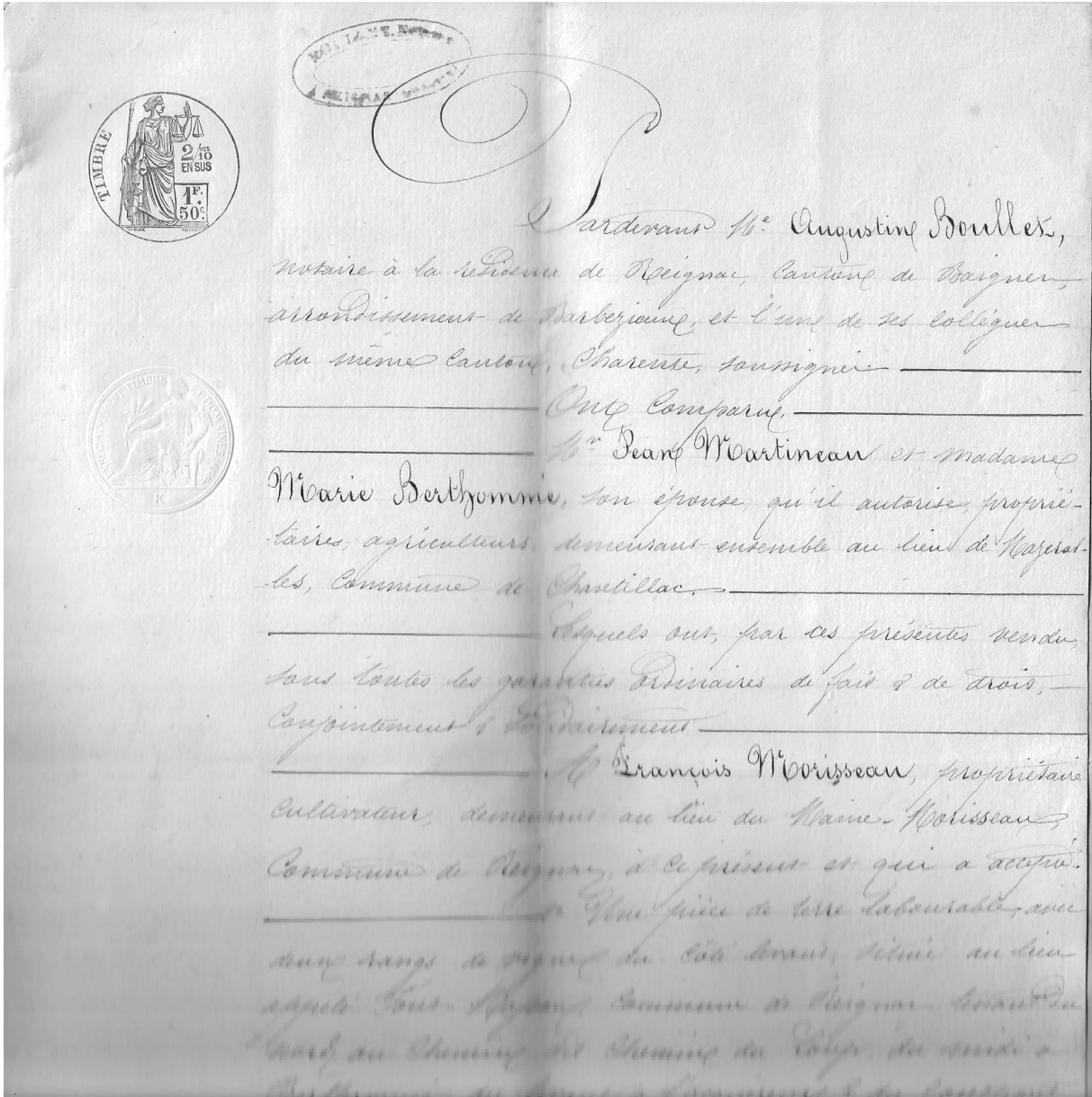
Eh bien, preuve à l'appui je peux répondre, d'après les traces que j'ai pu trouver dans de vieux actes notariés, qu'il y en a eu quatre qui se sont succédé (et ont parfois cohabité) au cours du XIX^e siècle, plus précisément de 1842 à 1891.

De 1842 à 1857, des actes de vente en ma possession ont été établis par Pierre Fèvre.

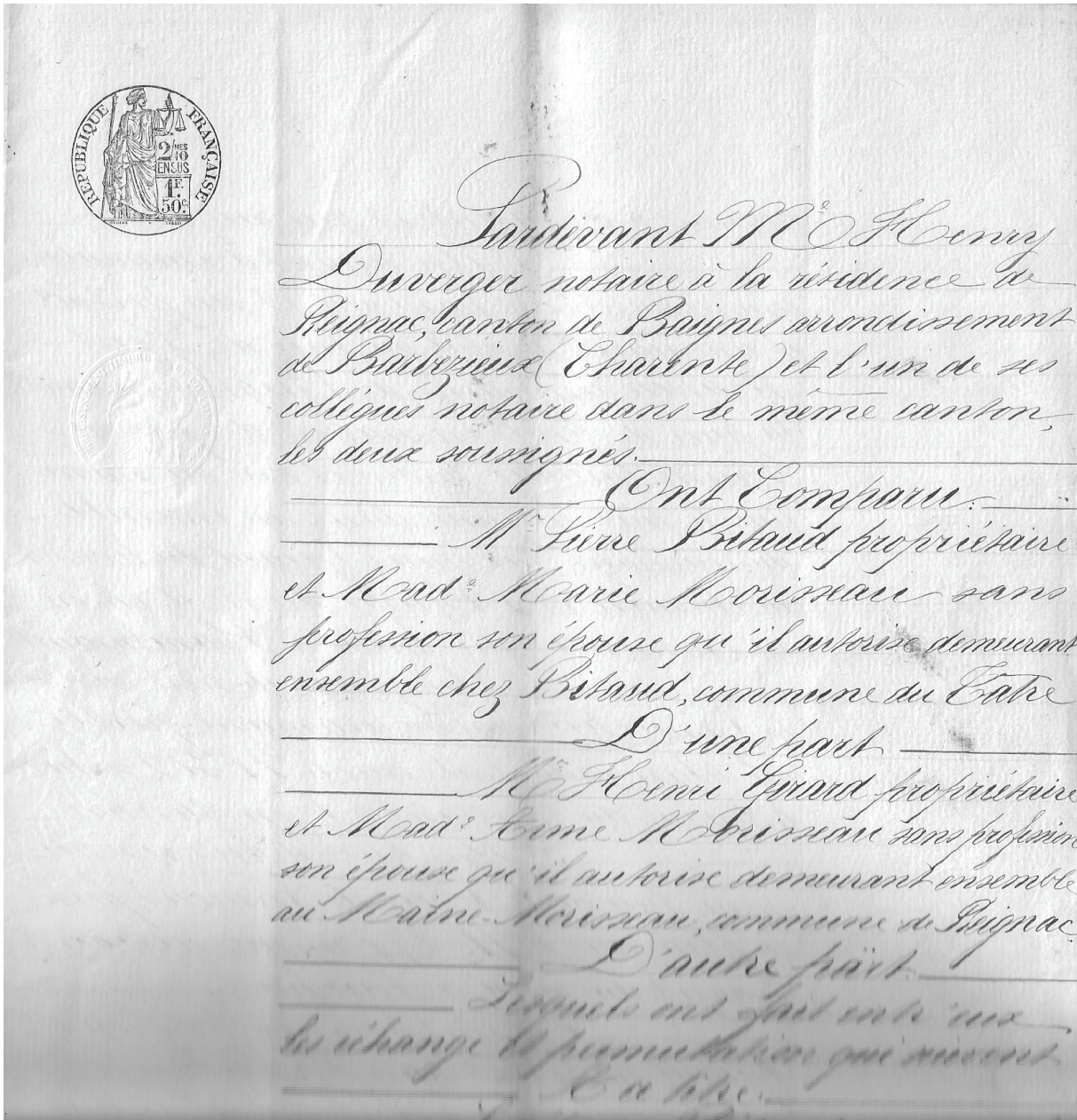


De 1856 à 1863, ils le furent par Louis Edmond Fèvre.

De 1859 à 1881, j'ai trouvé des actes de vente, échange, partage, paraphés de la main d'Augustine Boulet.



Enfin, de 1887 à 1891, le dernier notaire établi à Reignac à ma connaissance, fut Henry Duverger.



Ces affirmations demandent à être confirmées ou infirmées et bien sûr complétées par toute personne ayant en sa possession des éléments qu'elle souhaiterait nous communiquer.
Merci de votre contribution à cet éclairage sur le patrimoine de notre commune.

Guy Girard

La sauce à la couenne.

Recette ancestrale du Poitou (plateau Mellois).

3 kg de couenne
2,5 kg de carottes
1,5 kg de foie de porc
1 kg de porc (échine)
1,5 kg de ventrèche
thym, hysope, moutarde, 4 épices, poivre gris et blanc
viandox cube, cognac, épices Rabelais, sel
persil, concentré ou purée de tomates

. Après avoir nettoyé les couennes (enlever le reste de graisse et les poils !) les couper en lanières après les avoir blanchies. Les hacher moyen. Ne pas garder le jus de cette pré-cuisson.

. Faire cuire avec environ 1/4 de leur volume dans de l'eau et du vin rouge (50/50). Ajouter alors les carottes hachées (grille moyenne), le foie de porc (haché fin), la viande de porc hachée moyen.

Remuer régulièrement car cela risque d'attacher.

. A mi-cuisson ajouter le thym et les autres épices selon vos goûts, saler.

. 1/2h avant la fin de la cuisson incorporer le concentré de tomates, la moutarde, le cognac (2 ou 3 bons verres). Vérifier le goût.

La préparation doit être goûteuse, onctueuse dans sa consistance.

Elle se mange accompagnée de pommes de terre bouillies.

Elle se conserve soit par stérilisation, soit par congélation.

Bon appétit !

Ludovic Barillot

LES PÉPÉS A LA GRANDE CÔTE



- Tu vois, thielle là d' gauche f'rait ben moun' affaire pour chasser les grolles dans mon champ.
- Ben moué, thielle là d' drète f'rait ben la mienne, mais pour aller cheurcher des champignons.